

Premières années de la nouvelle vie à Jérusalem. Exercices de mémoire, retour au pays de l'enfance par l'esprit et donc à travers les mots. Claude Vigée se souvient de ses tours à vélo (*Velodiür*) dans les forêts maigres du Ried, sur sol sablonneux, autour de sa ville de Bischwiller où il est né et a grandi. Il raconte : *E Velodiür durich's Heiliche Land*¹. La terre sainte est double : celle de l'enfance, toujours, et celle, promise, dans son cas, du peuple d'Israël. Les deux, magiquement, mystérieusement, se rejoignent et se superposent à la fin, dans la rêverie poétique qui fait sens et réalité.

La poésie pulsion

Alles Läwe un Drywe ésch e Wallfahrt züem unbekannte Ort rum Anfang... Toute vie (*Läwe, Lawa, Labe, Leben*) et toute activité... Je comprends et traduis *Drywe* par activité, au sens ordinaire. Et derrière j'entends aussi *Treiben*, que j'écrirais, dans mon alsacien haut-rhinois, *Trive. D'r Treeb, der Trieb*, c'est la pulsion. Mot essentiel, concept. Vocabulaire freudien. *Lebenstrieb*. L'instinct de vie, a-t-on traduit dans un premier temps, puis la pulsion de vie, en opposé à la pulsion de mort (*Todestrieb*). Éros contre Thanatos, c'est bien connu.

En alsacien, *trive*, c'est faire, s'agiter, on ne sait pourquoi, à quelle fin exactement. Apostrophe (d'une mère à son garmement ou à sa fille) : *Wäs tribsch denn wéder ?* Qu'est-ce que tu fais de nouveau ? Qu'est-ce que t'as à t'agiter comme ça ?

Mais, dans sa version française, Claude Vigée simplifie, condense, va à l'essentiel, va directement à ce qui est en jeu, en train. Pour « *alles Drywe* », toute pulsion, il écrit carrément : « toute poésie ». C'est une liberté de traducteur-auteur, d'une langue (version, versant) à l'autre. Substituer *Dichte* à *Drywe*, poésie à pulsion, n'est pas insignifiant. Pour Vigée, il l'a souvent dit, de multiple façon, la poésie est une pulsion... vitale, « une impulsion désirante qui conditionne nécessairement la cristallisation verbale »². Le poème est une pulsation, et la pulsation vitesse, intensité, rythme.

1 Ce texte (poème en prose), dont on date la rédaction des années 1960 à Jérusalem, a paru d'abord dans le volume V de la « Petite anthologie de la poésie alsacienne », publiée par l'association Jean-Baptiste Weckerlin en 1970 à Strasbourg. C'est sans doute une des premières publications en dialecte, sinon la première, de Vigée. Le même texte, avec en regard la même transposition en français titrée « La Terre Sainte en vélo », a été repris par l'auteur dans son ouvrage *Du bec à l'oreille*, « Album de textes (1936-1977) », avec des illustrations de Camille Claus, Strasbourg : éditions de la Nuée Bleue, 1979. Nous allons nous référer à cette édition tout au long de notre commentaire qui naviguera entre la version dialectale (qui fait trois pages) et la version française souvent abrégée (une page et demie).

2 Phrase d'ouverture de l'étude « Les deux fonctions du rythme poétique », publiée dans l'ouvrage cité, *Du bec à l'oreille*, p. 134.

L'auteur-traducteur a écrit, comme il voulait : « Toute vie, toute poésie, ne sont que remontée vers l'origine inexistante. » Essayons, quant à nous, la traduction complète, non pas littérale (impossible), mais au plus près possible du texte : « Toute vie et toute activité sont un pèlerinage (*Wallfahrt*) vers ce lieu inconnu du commencement (*Aanfang*) » – ou de « l'origine », qui serait plutôt *Ursprung*. Dans la version alsacienne, que nous pensons originelle, une deuxième proposition suit : « *alles Dichte [ésch] e langi Velodiir durich's Heiliche Land, bis z'ie dem Ursprung wo's nirjeds gét* ». En français, on le voit, condensation (*Verdichtung* !) des deux phrases en une : « Toute vie, toute poésie, ne sont que remontée vers... » Plus explicitement et en conservant les charges métaphoriques, cela donnerait : toute poésie est un long (*langi*) tour en vélo à travers (*durich*) la Terre Sainte, jusqu'à cette origine qui n'existe nulle part (*nirjeds*). La « remontée » se fait là à vélo !

Remarque non pas générale, mais particulière à ce passage dans ce poème-ci (genre prose) : son écriture dialectale première est plus prolixe, plus explicite, plus riche, plus épaisse, plus vibrante, que la transposition française qui a les caractères qu'on aime attribuer au français : clarté, limpidité, abstraction, concision, élégance, transparence. L'écrivain (en cela classique) n'appuie pas, n'insiste pas (lourdement). Il choisit un terme (le bon, le juste), et pas deux ou trois. Un minimum de mots pour le maximum de signification.

La phrase qui suit (la pénultième du poème) produit l'effet d'un fondu enchaîné. Les deux « terres saintes » s'enchaînent et se fondent l'une dans l'autre, et la lumière de l'une égale la pluie continue de l'autre. Deux météores, phénomènes météorologiques contingents, mystérieux, insaisissables (*unfassbar*). '*s Liècht, wie hit morje éwer Jerusalem vum Hémmel nab streemt, ésch grad so nood un so unfassbar ass wie de Landrâje ém Elsass, z'ällemols ém Ried, am Änd vum Herbscht, wäbred de Känderjobre*.

Traduction au plus près : « La lumière qui ce matin à Jérusalem se déverse du haut du ciel (*vum Hémmel nab*) est justement (*grad*) aussi proche et aussi insaisissable que la pluie continue en Alsace autrefois dans le Ried, à la fin de l'automne, du temps de mes années d'enfance. »

Version concise, abrégée (il faut bien le reconnaître) de l'auteur : « L'averse de l'aube sur Jérusalem, aujourd'hui, est aussi proche, aussi insaisissable, que la pluie de campagne, jadis, en Alsace. »

La lumière de Jérusalem (*'s Liècht*) est devenue une « averse de l'aube ». Comment le comprendre ? Une réelle pluie, de l'eau, ou la clarté soudaine, sereine, de l'aube ? En Alsace, les saisons sont autres. Nous sommes à la fin de l'automne (*am Änd vum Herbscht*), fin octobre-novembre. Il pleut interminablement, monotone, sans discontinuer, durant des jours entiers, des semaines. « *Déss myselstélle Riesle ubni Aanfang un ubni Änd há' mr bi uns dhaim de Landrâje gheisse*. » En français et en abrégé : « Nous appelions cette averse incessante « la pluie de campagne », Landregen. » L'expression *Landrâje* (comme on dit dans le pays de Bischwiller) ou *Làndraga* (comme on dit dans le Sundgau et à Mulhouse) est familière aux Alsaciens. Sentiment aujourd'hui qu'une telle pluie ne se produit plus ou du moins devient un phénomène rare. Le climat change. Effet sensible du réchauffement de la planète ? Le mot n'est pas seulement dialectal et local. Dans les dictionnaires allemands : *Landregen*. Sur Internet, traduction en français par « pluie stratifiée » ou « stratiforme ». Termes techniques de météorologues, qui ne se trouvent pas dans Le Petit Robert.

Cette pluie fine, continue, est silencieuse, quasi silencieuse. « *Déss myselstélle Riesle* » : ce ruissellement « à pas de souriceaux ». *Misalasstill* : expression imagée connue dans les dialectes. *Mysel* ou *Misala* : diminutifs d'affection de *Müs* (*Maus*). Ici Vigée n'a pas jugé bon de reprendre en français cette image immanente à

l'alsacien, mais on la trouve plus tard dans *Les orties noires flambent dans le vent*, où c'est l'eau du ruisseau qui « s'enfuit goutte à goutte dans la terre, à pas de souriceaux, comme fait la semence »³.

L'avantage (irréductible) de ce dialecte vient de ce qu'il est resté une langue plus physique, plus animale, plus charnelle, que telle langue haute ; il est de recéler « certaines qualités magiques », qu'on attribue par ailleurs à l'hébreu. « Il est bien plus puissant que nos plates langues véhiculaires internationales. »⁴

La pluie appartient aux paysages du Ried, prairies humides dans le dédale des bras du Rhin, bouts de forêts (*Wäldle*), étendues marécageuses, grisaille jusqu'à l'horizon brumeux, comme la lumière verticale, les vignes et les haies de laurier blanc appartiennent au pays de Judée. Chaque lieu a son caractère, son identité, et tend à persévérer comme tel dans les représentations. Grisaille contre soleil ? Schéma du contraste nord-sud. Du fond des forêts sombres, le désir européen de Méditerranée, de pays où brillent les oranges, « fruits d'or ». Mais sur la terre sainte, également sainte, de Basse-Alsace, la grisaille a sa lumière propre, est aussi un état de lumière, le devient par le verbe, la poésie, la songerie.

D'un pays saint (à) l'autre...

Depuis vingt ans et plus
(quelque deux millénaires)
nous faisons la navette
entre la Basse-Alsace
et la Haute-Judée.
A bout d'espace,
à court d'idées,
de Strasbourg à Jérusalem,
nous visitons nos cimetières.⁵

Où est la patrie ? Où suis-je chez moi ? Où est le foyer de mon être ? Au commencement, dans le « feu séminal » ? L'origine n'est pas passée, elle se conquiert, se construit, elle est à venir, une recherche pour la vie. D'une Jérusalem (à) l'autre... *Ich hab noch niemols mini Haimet verlon. Niemols kumm i je bis anne.* « Jamais je n'ai quitté ma patrie. Jamais je n'y parviendrai. »

Plus près de l'expression dialectale, avec l'accent, les alsacianismes : Je n'ai encore jamais (*noch niemols*) abandonné – renié – trahi – ma Heimat. Jamais je ne suis arrivé jusqu'à elle. Les deux propositions, qui closent le poème, paraissent en bonne logique se contredire, et elles se complètent, se corrigent. Absurdité apparente : Je ne suis jamais arrivé (parvenu) à ce que je n'ai jamais quitté. Je ne suis jamais arrivé à moi-même... Nul jamais n'arrive à soi. Béance. Nul jamais ne se rattrape.

N'est-ce pas qu'il s'agit de la poursuite de « ce quelque chose (ce on ne sait quoi) qui a brillé pour tous dans l'enfance et où nul n'est resté : Heimat » ? C'est sur cette proposition-définition justement paradoxale que le philosophe toujours marxiste, toujours juif, Ernst Bloch (1885-1977) clôt les 1628 pages en trois tomes

3 *Les orties noires*, Paris : Flammarion, 1984. C'est dans la première strophe.

4 Claude Vigée, *Le parfum et la cendre*, Paris : Grasset, 1984, p. 101.

5 Claude Vigée, *Soufflenheim*, Poèmes/Gedichte, éd. bilingue, Heidelberg: Wunderhorn, 1996.

(éditions Suhrkamp) de son oeuvre maîtresse *Das Prinzip Hoffnung* (Le principe espérance), écrite dans les années de l'exil aux États-Unis, de 1938 à 1949. Des ressemblances avec l'exil américain de Claude Vigée sautent aux yeux. C'est du vécu de l'exil, de l'arrachement, que sourd chez l'un et l'autre, chez tous, l'idée, le désir de royaume, l'attente et la recherche de la *Haimet*, « la patrie vers laquelle on va pour être sauvé du non-sens, de l'inexistence dans cette vie stagnante, pour surgir enfin à l'être »⁶.

- 78 -

Vélo Liberté

L'adolescent de quinze ans, qui s'appelait Claude Strauss, fonçait sur son vélo la nuit, *durch Nacht und Wind*, « à travers l'espace obscur, qui était, écrira-t-il, mon vrai royaume ». Il y allait souvent les soirs d'école, après l'étude, ou parfois aussi dans la journée, « lors des pluies d'automne, préférant l'école buissonnière dans les forêts... » *En dana natte Bischwiller Wäldle, do Bén i oft Schüelschwänze gange...*

Belle expression en français, qui signe un monde, que l'école buissonnière. Belle expression aussi en alsacien : *d'Schüel schwänze*. *Schwänze* : flâner, paresser, n'avoir rien à faire.

Au an de Schüelooewe, nooch dr Etiid am sechs... Le lecteur dialectophone appréciera le pluriel inusité : *Oowede*, même mot, contracté, que *Abende*, et comment « Étude » se dit et se lit *Etiid*. Après les cours en effet, on avait à cette époque-là, de quatre à six, les heures d'études pour réviser et faire ses devoirs à l'école. Quand on sortait, il faisait déjà presque nuit en hiver. *Do « Bén i als mét mim Fabrrädel durich's büschbere Land gsüet, wo i vun jehär min wérikliches Kénnireich gfunde hab »*. La bicyclette était pour ce garçon solitaire l'instrument de la liberté. *Fabrrädel*, diminutif de *Fabrraad*. Ce qui ne signifie pas nécessairement que c'était un petit vélo, mais plutôt le vélo de son cœur, qu'il chérissait. Plus loin il parle de son *Vorkreejsrädel* : vélo d'avant-guerre (*d'r Kreej, der Krieg* : la guerre), bien rudimentaire, sans dérailleur, au regard des bicyclettes modernes d'après. Mais en ces années trente, tous les garçons n'avaient pas un vélo pour eux, il fallait une certaine aisance sociale.

En connaisseur il donne des détails et emploie des termes précis : *d'Velolamp, si Lièchtkreis wie durich e langi Reih schwarzi Häxespeejel* (le cercle de lumière de sa lampe brillant comme à travers une longue rangée de noirs miroirs de sorcières...), et *'s Zackerädel vum Dynamo, wu als witterscht am Vorderraad gschnurrt un gebrüst bet* (la roue dentée de la dynamo qui ne cessait de miauler et siffler contre le pneu avant...).

Arrivé au Saut-des Lièvres (lieudit *Hasesprung*), derrière le cimetière (*bénterm Kérichhoff*), le garçon, vif, nerveux, jetait son vélo contre un arbre, au milieu des haies, et restait là « sous les branches d'un bouleau ou d'un chêne à écouter le bruit des gouttes qui roulaient entre les feuilles déjà brunes, enveloppé dans sa pèlerine à capuchon bleu... »

Comment cela est-il dit en alsacien ? Caractéristique de ces pays frontière : de nombreux mots sont calqués sur les noms français en usage. Effet baroque assuré. Voyez, reconnaissez : « *en mim Bellerin mit'm blöje Gabüsch yngewéckelt* ». Saluez le génie assimilateur du dialecte, langue alors régnante, dominante.

Il rentrait de ses chevauchées, dans le vent, le brouillard et la pluie, « heureux, ruisselant, mouillé jusqu'aux vertèbres » (*dropfenass durich d'Kleider bis uf d'Knoche*). Qu'est-ce qu'il ne devait pas entendre une fois

6 *Le parfum et la cendre, op. cit.*, p. 81.

rentré ! *Do het's als derno ebs gän*. Scènes, engueulades maison. « *Jà wu kummsch dänn dü här ? Mr kennt dich grad üsrénge, vun de Schüehsoble bis züe de Hoor!* »

Ces mots, ces cris, ces glapissements, je les entends résonner en moi, avec cette intonation, exactement, et ces interjections qui jaillissent automatiquement, d'un trait, de la bouche d'une maman furieuse. Claude Vigée traduit : « D'où sors-tu ? On pourrait t'essorer comme un linge, de la tête aux pieds ! » On reçoit l'image d'une lavandière, qui tord le linge et l'essore. Des gestes qui demandent de la force, des muscles. *Auswringen. Ringen*. Lutter. *Üsrénge* ou *üsrénge*. Essorer, oui, mais en français, dans la même situation, ce mot serait-il venu spontanément sur les lèvres ? La transposition de Vigée est juste, pittoresque, l'image d'une lavandière, mais peut-être trop littéraire déjà, langue écrite, et non parole authentique brute.

De ces balades à vélo à travers les bois et la lande sont nés les premiers écrits poétiques dont l'écrivain a pu recueillir une partie plus tard et en composer un album *Perce-neige (1936-1940)*⁷. En français, certes, car telle était la langue des rédactions et des lectures suivies au collège et au lycée, les modèles Lamartine, Hugo, Musset, Baudelaire et d'autres. Mais un don (des dieux) s'affirmait, une vocation. À travers ces ébauches, « sans trop le comprendre encore, je prenais rendez-vous avec mon destin singulier »⁸.

L'énergie et la ténacité du cycliste baladeur qu'il était l'ont emporté *vornwärts* (en avant) jusqu'à sa Jérusalem, son pays destin, sa destination.

Kopf un Buckel éver d'Länkstang gebeejt, hant mét beidi Schänkel uf mienm Vorkreejsrädél durich d'Râjenaacht drufflos geträtte. So bën i vornwärts gerast vun minem gebértiche Jerusalem ém Elsass bis züe dem hällere, nejere Jerusalem ém Gelobte land, wu sich 's Bärjeliecht vun Jüdea én Eewichkeit züenere Stainkroon, booch drone ém Morjerot wie dunkels Gold verklär't.

La traduction (transposition) est un résumé, les deux phrases, chargées de détails concrets, fondues en une seule qui d'un seul élan, sans solution de continuité, court droit à la lumière de la Terre Sainte. « Courbé sur le guidon de mon vélo d'avant-guerre, je pédalais à toute jambe dans la nuit pluvieuse, fonçant de ma Jérusalem d'Alsace vers celle, plus éclatante et plus âpre, qui condense la lumière des hauts lieux de Judée. »

Le vélo, magique, abolit les distances, il est un tapis volant, comme dans tel dessin de l'ami Camille Claus, « le peintre des nuées ». « Les roues chromées de lumière, il escalade les nuages, grimpe à la grande échelle d'incendie qui se renverse dans le ciel flamboyant du soir... »⁹

Rien qu'une *Velodür*...et... on n'en revient pas le même. On n'en revient pas. D'aucuns en reviennent - 79 - poète. On devient ce qu'on est.

7 Partie V, « Poèmes de l'enfance et de l'adolescence en Alsace », dans *Du bec à l'oreille*, op. cit.

8 Note liminaire de l'auteur dans *Du bec à l'oreille*, op. cit., p. 8.

9 Claude Vigée, *Délivrance du souffle*, Paris : Flammarion, 1977, p. 259.

Claude Vigée écrit en dialecte à sa façon. A l'oreille. De l'oreille au bec de... plume. Comme on le parle là-bas, dans le pays de Bischwiller, comme ça sonne. Les linguistes dialectologues classent ce parler dans la catégorie du bas-alémanique du nord. Complexe, divers, fluctuant est ce bas-alémanique de Basse-Alsace (Bas-Rhin). Les tonalités ou les intonations, la vocalisation, la musicalité diffèrent d'un lieu à l'autre, d'une communauté parlante (village, quartier, cité) à l'autre. Il y a en fait, et à la limite, « autant de dialectes que de lieux », disait Ferdinand de Saussure. « Livrée à elle-même, la langue ne connaît que des dialectes dont aucun n'empiète sur les autres, et par là elle est vouée à un fractionnement indéfini. »¹⁰

Le parler du Haut-Rhin, d'une grande partie du Haut-Rhin, est également classé comme du bas-alémanique, mais de Haute-Alsace, à la différence de son parler du sud, d'une partie sud du Sundgau, vers la frontière suisse, où règne le haut-alémanique, la langue de Nathan Katz, « notre père poète à tous », dont Claude Vigée a traduit sans problème plusieurs poèmes. *Dü liebi Zit ! Do grinsch als z'nacht ganz lislig vor di hi... De gspirsch: de besch di Elsass gärrn! Was gäbsch drum, ass de beim tätsch si!...* « Bonté du ciel! Tu pleures parfois la nuit en secret, tout doucement... Au tréfonds tu le sens : ton Alsace, tu l'aimes ! Que ne donnerais-tu pas pour être chez toi ! »¹¹

C'est une petite difficulté, et un plaisir de la surmonter, que de lire un texte dialectal qui provient d'un coin de la région qui ne vous est pas familier, un texte écrit selon un parler qui n'est pas tout à fait votre parler maternel, dans lequel vous avez appris à parler, dans lequel vous êtes devenu un être parlant – et pensant.

En plus du plaisir de comprendre quand même, après quelques tâtonnements et ajustements, vous ressentez le plaisir esthétique des variations vocaliques filées sur un thème identique (la structure consonantique des mots germaniques). Les dialectophones actifs, locuteurs, auditeurs et lecteurs, vérifient la définition que Littré donna de la notion de dialecte, la plus satisfaisante que je connaisse. « Parler d'une contrée, d'un pays étendu, ne différant des parlers voisins que par des changements peu considérables qui n'empêchent pas que de dialecte en dialecte on ne se comprenne, et comportant une culture littéraire. » Phrase un peu biscornue pour une définition, mais précise, loin des préjugés de l'abbé Grégoire sur les patois, en « l'an deuxième de la République une et indivisible ». Elle n'oublie pas de mentionner la culture littéraire comme une composante des dialectes, comme une manifestation pour ainsi dire inhérente aux réalités dialectales régionales, en tant que réalités (phénomènes) sociolinguistiques.

Le poète Emile Storck (1899-1973), dont le pays natal s'appelle le Florival (la vallée des fleurs qui conduit jusqu'aux sommets des ballons vosgiens), s'exprime dans le dialecte de la région de Guebwiller, où il est né, et de Mulhouse, une sorte de bas-alémanique du Haut-Rhin, sans limites nettement déterminables. Il apparaît dans ses poèmes, par ses points de vue, ses descriptions des paysages et des saisons, comme un

10 Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris : Payot, 1962, p. 267.

11 Dans Nathan Katz, *Œuvre poétique I Sundgau*, Paris-Orbey : Arfuyen, 2001. Le poème, p. 160, *Do grinsch als z'nacht*. En regard, p. 161, « Tu pleures parfois la nuit », traduction de Claude Vigée.

marcheur, qui va par monts et par vaux, « par les fossés et les haies ».¹² Une fois, cependant, il se montre à bicyclette, au cours d'une *Vèlodür in d'r Nàdiir*. *Vèlo*, on dit à Guebwiller, et non *Vélo*, comme à Bischwiller.

Le titre du poème est le premier vers, l'ouverture.

Blost in de klare
uns vum Septàmbler gegunnte
himmelblauifarwige Stunde
e lichter Wind iwrem satte
frischgrasschmeckige Ahmd,
ô das langsame Fahre
in de herbschnasse Matte!

Ce n'est pas la même langue que Vigée, ce n'est pas le même... souffle. Nous découvrons un alsacien littéraire, à la syntaxe savante. On ne parle pas ainsi entre soi, mais on peut écrire ainsi. Le dialecte a en lui les ressources grammaticales et syntaxiques de l'allemand. Une proposition adjectivale qualificative est insérée en épithète à *Stunde* (heures), une autre à *Ahmd* (le regain) et une troisième encore à *Matte* (prés ou prairies). En français, il faut recourir à des propositions relatives et coller l'adjectif au nom.

Souffle en ces lumineuses
heures bleu ciel
que nous accorde septembre
un léger vent sur le regain dru
qui sent l'herbe fraîche,
oh ! comme on roule lentement
à travers les prés mouillés d'automne !

Ces heures, que nous accorde septembre (*vum Septamber gegunnte*), sont claires, couleur bleu ciel (*himmelblauifarwig*). Souffle quoi ? Quel est le sujet ? Un léger vent (*e lichter Wind*). Où souffle-t-il ? Au-dessus du regain dru (*satte Ahmd*). Et dans cette clarté et ce vent, comme on roule lentement à travers les prés que l'automne mouille. *Fahre*, c'est rouler – et c'est rouler à vélo, ainsi que l'indique plus loin le mot *Rad*.

A la première lecture, si on ne fait pas le rapprochement avec *Rad*, on peut ne pas bien comprendre de quoi il s'agit. Les traducteurs ont commis un énorme contresens en écrivant : « ô cette onde qui passe lentement... » Non, rien de mystérieux là. Il n'y a pas d'onde. Il y a un cycliste qui se promène, avance lentement, prend son temps, roule contre le vent et hume, respire l'odeur de l'herbe fraîche.

Le chemin de sable fin qu'il suit est lisse, il entend le sifflement régulier des roues, comme un chant, une sonatine, qui lui berce les oreilles.

12 Cf. Emile Storck, *Par les fossés et les haies*, Paris-Orbey : Arfuyen, 2012. Cette édition bilingue, qui rassemble des poèmes sur le thème « Paysages et saisons » (sous-titre), a obtenu pour la traduction, réalisée par le Cercle Emile Storck, le Prix du Patrimoine Nathan Katz. Le titre a été choisi par l'éditeur. Le poème que nous présentons et analysons se trouve à la page 140.

*Un uf em fine Sand
 iver der glatte Bahn
 singt eim e lichti Sonat
 fin un krachlig ins Ohr
 's listige Surre vum Rad.*

- 82 -

Et le long du chemin lisse
 sur le sable fin qui crisse
 le doux sifflement des roues
 te chante à l'oreille
 une sonatine.

Tout est lumière, harmonie, douceur, durée. Mais (*Awer*) voilà qu'on arrive près d'un pont, au bord d'un ruisseau. Il faut s'arrêter et poser son vélo. *Müesch di Rad anestelle*. Geste « posé » (justement) d'un monsieur tranquille. Quel contraste avec le geste nerveux, désinvolte, presque violent, de l'adolescent Claude Strauss qui, parvenu au Saut-des-Lièvres, « lance » sa bicyclette contre un tronc d'arbre. Lancer : *schmeissen, schmisse, schmésse*. *Do haw i min Vélo gäjene Bâstamm gschmésse, én de Mëtte vun de gälrote Hecke...* « Je lançais ma bicyclette contre un tronc d'arbre, et je restais là..., parmi la pluie et le brouillard du Rhin tout proche... jusqu'à être mouillé jusqu'aux os. » Le jeune garçon mesurait ses forces, il cherchait ce défi physique avec les éléments, qui répétait son défi souterrain à l'ordre social. « Je me savais uni à tout cela, heureux... » Romantisme d'adolescent. Rimbaldisme. Vigueur. Vitalité. Santé.

Par une belle journée claire de septembre donc, Monsieur Emile Storck, supposons que c'est bien lui, professeur agrégé à l'École normale d'institutrices de Guebwiller, où il enseigne avec bonheur l'allemand et aussi l'étude du milieu naturel, a enfourché son vélo pour faire un tour dans les champs et les bois. Il roule, roule... Mais (*Awer*) arrivé à la petite rivière (*am kleine Bach*), avec le petit pont devant (*mit em Brickle dervor*), il s'arrête, pose, doucement, le vélo et contemple les vagues qui se culbutent, agiles comme des poissons (*d'Walle nu wie Fischle schnelle*), le miroitement du soleil qui étincelle de mille feux sur l'eau et, plein de bonheur, comme si on était encore en été, il regarde longuement danser les libellules.

*Awer am kleine Bach
 mit em Brickle dervor,
 nu zwische Schilf un Rohr
 d'Walle wie Fischle schnelle
 un d'Sunne hundertfach
 glitzre un blitzre kat,
 müess mer si Rad anestelle,
 un untrem Erledach
 voll noch vu Summerglück*

*losst mer lang sine Blick
tanze mit de Libelle.*

Traduction dans le livre :

Mais arrivé au petit pont
qui enjambe le ruisseau
où entre roseaux et joncs
les vagues bondissent comme poissons
au soleil qui de mille feux
étincelle et miroite,
il te faut poser ton vélo
et, sous la voûte des aulnes,
plein encore d'un bonheur d'été,
suivre longuement du regard
le ballet des libellules.

Trois minces coulées verbales (trois longues phrases, sinueuses, adroitement chantournées) constituent ce poème impressionniste qui ne renvoie à rien, ne signifie rien, ne dit rien d'autre que le bonheur, la grâce, le don, la donnée d'un moment du monde. Lumières et sons. Odeurs : *frischgrasschmeckige Ahmd.* Couleurs :

*Goldverbrämt
bliehje am Strosserand
Ràinfarn un Leenwezahn*

Brodés d'or
tanaïses et pissenlits
fleurissent sur les talus

Richesses du vivant, des vivants, qui brillent, embaument, bondissent, dansent.

Les vers cascaded, de longueur inégale, entre trois et huit syllabes. Les rimes se disposent irrégulièrement, certaines plates, d'autres croisées, d'autres embrassées, à des distances variables et pourtant perceptibles chaque fois. Le lecteur (l'auditeur) les attend, comme des accords, et les entend.

Libelle, la dernière note, est à trois mesures de *anestelle* et à six de *schnelle*. Les finales ne sont pas muettes en alsacien. Prononcez Libella... Dans mon enfance à Mulhouse, on ne connaissait pas *Libelle*, mot du registre du haut-allemand ; on disait *Libelliil* qu'on prenait sans malice pour de l'alsacien.

Il est lisse, stylisé, affiné, lustré, l'alsacien d'Émile Storck. Ainsi élevé par le labeur, le jeu poétique, à des degrés de perfection formelle et de complexité syntactique inconnue, il laisse à certains connaisseurs critiques le sentiment d'être calqué sur le haut-allemand standard et d'avoir perdu par là son authenticité, son

assise populaire. « Ce n'est plus de l'alsacien, c'est de l'allemand. » Erreur ! L'alsacien étant d'ailleurs bien une langue germanique, c'est comme tel qu'il a en lui des capacités de croissance et de développement de ses structures (par exemple les temps et modes de conjugaison). L'état d'une langue est le produit de ses usages sur des générations et des générations. « C'est un trésor déposé par la pratique de la parole dans les sujets appartenant à une même communauté. »¹³ Plus étendus et plus « élevés » les usages, plus élevée, plus noble et puissante la langue, qu'elle soit langue nationale, soutenue par des institutions étatiques, ou dialecte régional. Les poètes travaillent au continu, indéfini perfectionnement, parachèvement, de la langue. Émile Storck était un perfectionniste, un perfectionneur, un polisseur, installé dans les cadres universels, mais souvent brisés, du classicisme.

Claude Vigée était appelé à autre chose. Sa force est d'avoir, sans se lier à des formes et règles, fait monter à la surface des poèmes ce que la langue charrie dans ses différentes profondeurs, ses abysses et ses mares. Des paroles de toutes sortes, les sages et les folles, les plus crues, les plus incongrues, les plus inintelligibles et les truismes, les cris et les balbutiements. Tout ce refoulé et cet oublié qui risque de disparaître, *e Teil vu dem alles wu noch hängt én de Ohre « vun denne gemurmelde werder wu längscht vergesseni schtémme frihr ganz lisli benn gsàt... »*

« ... Un écho dans l'oreille de ces mots murmurés que des voix de jadis, depuis longtemps perdues, disaient presque en silence... »¹⁴

Des œuvres aussi différentes que celles de Claude Vigée et d'Emile Storck et de tant d'autres composent une littérature qui a une histoire longue, qui est politique, qui a des racines profondes et porte des fruits de paradis. Elle atteste, dans les périls, de l'identité d'un peuple qui résiste et veut durer.



13 Saussure, *op. cit.*, p. 30.

14 *Les orties noires*, *op. cit.*